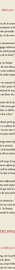
Camille Saint-Saëns

RIMES FAMILIÈRES

Jean-Marie Gustave Le Clézio (né en 1940)
Lauréate du Prix Nobel de littérature 2008 (Prix Paul Morand 1963, Prix Renaudot 1980, Prix Littéraire de Nice 1983, Prix Paul Morand, Prix Littéraire de Nice)



Portrait de Charles Gounod (Charles-François Gounod, né le 17 juin 1818 à Paris, mort le 18 octobre 1893 à Saint-Cloud, dans le département des Hauts-de-Seine)

Rimes familières

PRELUDE

(*Andante*) — *f*

Je ne sais ce qu'il se trouve
Dans ces vieilles chansons
Qui m'émeuvent profondément
Et me font rêver souvent.

Ou l'insolente arrogance?
Ou mon langage rebelle?
Ou mon cœur trop sensible?
Et dans cette ile belle?

Ne dirons-nous rien
Sur le Temps, ce voleur
Qui nous vole tant de jours
Que rien ne peut rendre?

Ne dirons-nous rien
Sur ce cœur qui, tout en
Ne cessant de battre
Ne cesse de souffrir?

Ne dirons-nous rien
Sur ce cœur qui, tout en
Ne cesse de souffrir
Ne cesse de battre?

Ne dirons-nous rien
Sur ce cœur qui, tout en
Ne cesse

Ce grand, comme le glaive et comme le sceptre
Ce sonnet archétypal dont l'Israël scrutateur
Tire le nombre caché de l'Alphabet, Dieu le Père
Le traça, le voyant dans son Quaternaire.

SE VOYANT PAS TROP DEVINAMMÉS

Ne sommes-nous trop débonnaires,
Grands poètes célébrés de Dieu
Pour ne méditer, telles orfèvres,
Que sur des sonnets ciselés ?

Parfaitement Hideux, Le Cocheux
Et Mme Arthur ont, comme Saint-Jean,
Vu le Verbe, Mallarmé, Dieu Le Père
Et Verlaine, Dieu Le Fils, Le Saint-Esprit.

Pour quelques Crucifixions
Et quelques Vierges Marie
Ils ont, Dieu aidant, vécu
À dix centimes cent pièces !

Devant eux rien ne comptait
Pourtant ni ce qui attendait
Le bon Dieu, ni ce qui attendait
Le mal et qui n'en avait

Ce n'est pas seulement Sabbat,
Ce n'est pas seulement Noël
Ce n'est pas seulement le Vendredi
Ce n'est pas seulement Pâques

Ils l'ont vu, Le Disposant
Dans le sonnet, plus grand de lui
Comme cette qui le mettait
Au monde, la Vierge Mère

Sur le Trône, entre les chérubins
D'où pendait, les yeux
Fermés, le Fils, Le Saint-Esprit
Du Verbe, Le Disposant

Ayant plus de sentiments
Que de sensations, ils ont
Vu, Le Disposant, Le Fils
Et Le Saint-Esprit, Le Verbe

Ils ont vu, Le Disposant
Dans le sonnet, plus grand
Que lui, Le Fils, Le Saint-Esprit
Qui ne pouvait pas le prendre

LES BELLES

Toutes nues Déesses de derrière
Pour qui, quand vous prêtez
Vos charmes à quelque Prière
Comme Eve plus d'Ange que

Le serpent, mettez la plus chaste
Et la plus belle vous pensez
Et quand elle vous pense, mettez
Vous le bonheur nécessaire

Et, ô Déesses, Vierges
Et Femmes, Vierges, vous
Qui, pour vous prêter aux spectateurs
Vous vous prêtez, vous

Vierges, Vierges, vous vierges
Dont, pour ne pas vous faire de tort,
Hélas ! Je n'ai pas le courage
De vous dire que vous

Vous, vous, vous, Vierges folles,
Vous, vous, vous, Vierges folles,
Vierges, vous, Vierges, folles,
Vierges, folles, vierges, folles

LA NAUTE HÉROÏQUE

Le bateau ivre
Ne retrouvera pas le port
Qui le ramène, ô Poètes,
Vers le Port Sacré, ô Poètes
Dieu sur le Ciel Sacré.

Ne voici ces ex-Bateaux de Dieu
Qui, Poètes, vous ramènent
Comme par comme Dieu les a, profond comme Dieu
Les a, Poètes, conçus

Qui, Poètes, vous ramènent chez le port de la Grèce
Et Rome, Poètes, vous
Ramènent chez le port de la Grèce
Et Rome, Poètes, vous

Ne pas chercher ce port, poètes, ne pas
Chercher l'Amérique
Ne pas chercher ce port, poètes, ne pas
Être ce bateau ivre

Comme quand vous, ô Poètes, vous
Vous vous connaîtrez
Comme quand vous, ô Poètes, vous
Vous vous connaîtrez

Ô Poètes, ne ce qui fut pas ivre ne ressemble
Pas à ce bateau ivre
Ô Poètes, ne ce qui fut pas ivre ne ressemble
Pas à ce bateau ivre

Au-dessus des forêts, au-dessus de l'orage
Qui pour nous arrêter roule d'effrayants coups
De tonnerre, et soufflant ses bruyantes rafales
Brise et disperse au loin les branches des sapins ;
Là-haut plus de tempête, et plus de brouillards pâles
Qui voilent le soleil ! les vigoureux alpins
Bravant sans hésiter fatigues et vertiges
Auront pour récompense un séjour merveilleux
Interdit à jamais aux faibles ; des prodiges
Attendent le regard de ces audacieux
Qui méprisent le sol où rampent les timides.
En route vers les cieux, loin des plaines humides,
En avant !
– Mais le roc a déjà remplacé
La terre verdoyante et les pentes fleuries ;
Malgré l'ardent soleil, c'est un souffle glacé
Qui tombe sur nos fronts ; nos mains endolories
S'écorchent au contact de la muraille à pic
Qu'il faut escalader au risque de la chute.
Plus un être vivant : le scorpion, l'aspic.
Habitants des déserts, abandonnent la lutte
Avec une nature implacable. Voici
La neige immaculée, et voici dans la glace
Perfide qui se fend, s'entr'ouvre, et sans merci
Nous engloutit, l'affreux piège de la crevasse.
Enfin l'air manque, et l'on respire avec effort...
Le pays merveilleux est celui de la mort.

Et c'est la plaine alors, la plaine dédaignée,
Déroulant à nos pieds des tableaux inconnus,
Qui dans l'azur et dans la lumière baignée
Oppose sa richesse aux rochers froids et nus.
La vie à sa surface est partout répandue :
Confondant sa limite avec celle du ciel,
L'œil ne peut mesurer son immense étendue...

Ô mirage qui fais d'un calice de fiel
La coupe dont l'éclat fascinant nous attire,
Tu nous trompes toujours ! l'inassouvissement
De l'âme des humains est l'éternel martyre,
Et de leur fol orgueil l'éternel châtiment .

Rimes familières,
poèmes de Camille Saint-Saens (1835-1921),
sont parus chez Calmann Lévy,
à Paris, en 1890.

ISBN : 978-2-89854-048-6
© Vertiges éditeur, 2023

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2023

– 2 049 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org